

qu'il ne vous soit rien arrivé après que vous m'eûtes quitté, répondis-je. Vous alliez, disiez-vous, rejoindre à Londres une de vos amies. L'y trouvâtes-vous ?

— Oui. Il était bien tard ; mais il y avait dans la maison une pauvre couturière encore à l'ouvrage ; elle me rendit le service d'éveiller mistress Clements... Mistress Clements, c'est mon amie... Une bonne, bien bonne femme ; mais mistress Fairlie valait encore mieux... Personne, voyez-vous, personne ne vaut mistress Fairlie.

— Mistress Clements est-elle pour vous une vieille amie ? La connaissez-vous depuis longtemps ?

— Oui, c'était une de nos voisines ; autrefois, chez nous, dans le Hampshire, elle m'aimait bien, elle prenait soin de moi quand j'étais toute petite. Il y a bien des années, quand elle nous quitta, elle écrivit pour moi, sur le premier feuillet de mon livre de prières, le nom de la rue où elle allait s'établir à Londres ; puis elle me dit : " Si jamais vous êtes en peine, chère Annotte, venez me trouver ! je n'ai pas au monde un mari qui me contredise. Je n'ai pas d'enfants à faire vivre, et je prendrai soin de vous " Voilà de bonnes paroles, n'est-ce pas ?... c'est parce qu'elles étaient bonnes, je suppose, que je me les rappelle si bien. Je n'ai pas eu grand'chose à me rappeler depuis, — pas grand'chose, en vérité, pas grand'chose...

— N'aviez-vous donc ni père ni mère pour prendre soin de vous.

— Mon père ?... je ne l'ai jamais vu ; jamais ma mère ne m'a parlé de lui. Mon père ?... hélas ! je suppose qu'il est mort.

— Et votre mère ?

— Je ne m'accorde pas bien avec elle. Nous nous inquiétons... nous avons peur l'une de l'autre...

Peur l'une de l'autre !... A ces mots pour la première fois, le soupçon me traversa l'esprit que sa mère pourrait

bien être la personne qui l'avait fait enfermer.

— Ne me questionnez pas sur ma mère, continua-t-elle... J'aimerais mieux parler de mistress Clements... Mistress Clements est comme vous, elle ne croit pas que je doive être ramenée à l'hospice ; elle est charmée, comme vous, que j'aie pu m'en échapper. Elle a pleuré sur mon malheur, et a dit qu'il fallait soigneusement le tenir caché à tout le monde...

Son " malheur ? " quel sens donnait-elle à ce mot ? Suffisamment expliqué, me livrerait-il le motif qui avait pu la pousser à écrire la lettre anonyme ? Et ce motif était-il le même qui trop souvent conduit une femme à mettre obstacle, par des communications anonymes, au mariage de l'homme qui l'a perdue ? Je résolus d'éclaircir, si cela était possible, ce doute important, avant de continuer à échanger avec elle de vaines paroles.

— Quel malheur ? lui demandai-je.

— Le malheur que j'ai eu d'être enfermée, répondit-elle, laissait voir la surprise que ma question lui causait. De quel autre grand malheur pourrais je donc me plaindre ?...

Je voulus insister, avec autant de ménagements que possible. Il était d'importance majeure de n'avancer qu'à pas certains dans l'investigation que j'avais entreprise.

— Il est un autre malheur, lui dis-je, auquel une femme peut être exposée, et qui la condamne pour la vie à l'ignominie, au remords.

— Quel est-il ? me demanda-t-elle, attentive.

— Celui d'avoir cru trop innocemment à sa propre vertu, et à la sincérité, à l'honneur de l'homme qu'elle aime, lui répondis-je.

Elle leva les yeux sur moi, et son étonnement naïf était celui d'un enfant. Pas la moindre confusion, nul changement de couleur, aucun vestige de pu-

dique alarme, bien moins encore de honte cachée n'apparut sur ce visage, si prompt à révéler toute autre émotion. Aucune parole qu'elle eût pu prononcer ne m'eussent aussi parfaitement convaincu de mon erreur absolue, relativement à ses motifs d'écrire et d'envoyer à miss Fairlie la mystérieuse dénonciation. Voilà donc un doute écarté, mais, par cela même, s'ouvrait devant moi une nouvelle perspective d'incertitudes. La lettre, ainsi que cela m'était positivement attesté, désignait sans le nommer, Sir Percival Glyde. Anne Catherick avait eu, nécessairement, pour le signaler secrètement, aux méfiances de miss Fairlie, quelque puissant motif, tiré d'une rancune profonde, — les termes mêmes dont elle s'était servie ne laissaient là-dessus aucun doute, — et ce motif n'était pas, ainsi que d'abord on l'avait supposé, qu'elle eût à venger sur lui son innocence perdue, son beau renom détruit à jamais. Le tort dont il s'était rendu coupable envers elle, — quel qu'il fût d'ailleurs, — n'était pas de cette espèce. De quelle nature, en ce cas, pouvaient être les griefs de cette infortunée ?

— Je ne vous comprends pas..., me dit-elle, après avoir fait effort, sans y réussir, pour pénétrer le sens de mes dernières paroles.

— Soit, répondis-je, et laissons cela... Revenons au sujet que nous traitons. Dites-moi combien de temps vous avez passé chez mistress Clements, et comment vous êtes venue ici.

— Combien de temps ? répéta-t-elle. Mais je n'ai jamais quitté mistress Clements, et c'est avec elle que je suis venue ici, il y a deux jours de cela.

— Alors vous habitez le village ? Il est singulier que, même depuis deux jours, je n'aie pas encore entendu parler de vous.

Mais non... non... nous n'habitons pas le village !... Nous sommes établies dans une ferme, à trois milles d'ici...

La connaissez-vous ?... On l'appelle Todd's-Corner...

Je me rappelais parfaitement et ce nom et l'endroit qu'il désignait. Nous y avions passé bien des fois dans nos promenades en voiture. C'était une des plus vieilles fermes du voisinage, située au point de rencontre de deux collines, dans un site abrité, solitaire, presque perdu.

— A Todd's-Corner, continua-t-elle, sont établis des parents de mistress Clements, qui souvent lui avaient demandé de les venir voir. Elle répondait toujours qu'elle viendrait, et m'amènerait avec elle pour me faire prendre un peu l'air des champs... Quelle bonté, n'est-ce pas ?... Pour moi, je serais allée partout, à condition d'y être tranquille, en sûreté, loin du monde. Mais lorsqu'on me dit que Todd's-Corner était dans le voisinage de Limmeridge, figurez-vous ma joie !... Je serais venue ici, pieds nus tout le temps, pour revoir les écoles, le village, sur tout le château... Ce sont de bien bonnes gens, à Todd's-Corner... J'espère y passer un bon bout de temps... Seulement, il y a une chose qui me déplaît chez eux, et aussi chez mistress Clements...

— Qu'est-ce donc ?

— C'est qu'ils me taquent sans cesse, à propos de mes vêtements blancs... Ils les trouvent extraordinaires, et trop " marquants " à ce qu'ils disent... Qu'en savent-ils ?... Mistress Fairlie en jugeait mieux que ces gens-là... Mistress Fairlie ne m'aurait jamais fait porter ce vilain manteau bleu... Elle aimait tant le blanc !... Et voici une pierre blanche sur sa tombe !... Et aussi, pour l'amour d'elle, je tâche de la rendre encore plus blanche... Elle portait, elle même, bien souvent, des robes blanches, et mettait toujours en blanc sa petite fille... A propos, miss Fairlie est-elle bien portante ?... Est-elle heureuse ?... Porte-t-elle du blanc comme jadis ?

Sa voix sembla baisser quand elle